



Les pulsions I - Les effets de la cure analytique sur le destin pulsionnel d'un sujet.

Freymann J.R., Fritschy J., Jamet P. (10/02/2009)

Jean-Richard Freymann[1] : Aujourd'hui nous abordons le troisième de ces exposés que je considère comme des exposés introductifs visant à ouvrir le plus possible la question. Pour l'instant les choses apparaissent de manière importante puisqu'on est en train de « chirurgicaliser » le problème et d'essayer dans cette affaire des pulsions de mettre les choses plans à plans puisque comme vous avez pu le remarquer, les pulsions c'est une manœuvre d'escamotage pour retraverser non seulement toute la théorie mais toutes les théories analytiques.

Dans le premier échange, on a essayé de poser les questions pour savoir si l'approche des pulsions est avant tout métapsychologique. La première réponse qu'on a donnée est une réponse par le négatif. Freud dès les « Trois essais »[4] pose la question en termes de Klinike, en termes de clinique, en termes de ce qui se passe au niveau du lit du patient du fait des mécanismes de déviation sexuelle. Cela veut dire que l'approche métapsychologique est chez Freud une approche qui vient vers les années 10-20. ...

...

... Freud va reprendre les « Trois essais », les relire et les compléter ou les remanier en fonction de ses avancées théoriques sur la question. C'est un point crucial. Si on veut chercher l'évolution du rapport de Freud à ses théories des pulsions il est indispensable de se reporter précisément aux dates des rajouts au texte lui-même. C'est un travail textuel extrêmement intéressant en particulier concernant une question qu'on a pointée, celle du catalogue des pulsions. Dans un premier temps apparaît nettement un primat de la libido, un primat de l'éros où il décrit quelque chose de l'ordre de la pulsion de mort, la pulsion d'autoconservation des pulsions du moi mais qui apparaissent comme secondaires. Cela apparaît tout de suite dans le texte. Et c'est seulement après, quand on se rapproche des années vingt, que quelque chose de l'ordre de Thanatos est défini dans une conflictualité pulsionnelle.

Pierre Jamet[3] : Juste une remarque. Dans une des dernières rééditions que Freud a entreprises sur les « Trois essais » dans les années dix-huit, il dit justement que cette question des pulsions serait peut-être une des plus obscures et des plus incertaines au niveau théorique dans la psychanalyse. Il dit lui-même qu'il n'est pas très satisfait de ce qu'il a pu apporter au niveau théorique et qu'il trouve que cette notion des pulsions est une des plus imparfaites de ce qu'il a pu créer dans la théorie analytique.

JRF : ...

... On l'a déjà dit, c'est au moment où les questions autour de la pulsion de mort émergent véritablement qu'il y a un éclatement du mouvement analytique. C'est là où la question institutionnelle rejoint tout à fait ce qu'il en est de la question théorique et de la psychanalyse elle-même.

Aujourd'hui je voudrais qu'on essaye de donner les premiers éléments concernant les effets de la cure analytique sur le destin pulsionnel d'un sujet. C'est un titre qui ne manque pas de prétention, surtout au départ, mais c'est pour essayer de pointer quelque chose d'important qui est de savoir ce qui, pour le praticien, pour l'analyste, pour le thérapeute d'une manière plus générale, permet de se repérer dans la question pulsionnelle, ce qui au niveau de la pratique est parlant ? La réponse est tout de même assez unanime - on la trouve chez Freud, chez Lacan mais aussi chez Ferenczi[5], on la trouve même chez Perrier, Aulagnier et quelques autres - c'est le fait que ce qui fait critère de l'évolution de la cure par rapport aux pulsions c'est avant tout la question du rapport à l'angoisse.. Ce n'est pas l'angoisse en général, ce n'est pas la question du « stress ». On n'est pas à ce niveau-là. C'est la définition structurale de l'angoisse qui, je vous le rappelle, renvoie pour Lacan - chez Freud ça se pose un peu en d'autres termes mais je crois que ça schématise bien les choses - à la question de la structure du fantasme. Lacan commence son séminaire sur l'angoisse en disant qu'il y a une proximité structurale, entre la structure de l'angoisse et la question de la structure du fantasme laquelle introduit d'ailleurs chez Lacan l'affaire de \$aa, S barré losange de petit a. Ce \$aa introduit d'emblée la question du sujet, une forme de sujet très particulière qui est la question du sujet dans le fantasme, forme très à part concernant la dynamique du sujet. Ce n'est pas au niveau théorique de même bois que quand on dit « Le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant », ce sujet-là c'est le sujet du signifiant mais par rapport à la structure du fantasme c'est un sujet qui est confronté grâce à l'aliénation et la séparation à la question de l'objet[6], pas de n'importe quel objet mais de l'objet petit a. Du coup ce qui est demandé pour suivre une cure analytique, ce n'est pas la question de la guérison, mais le critère est un critère structural c'est-à-dire savoir le point dans lequel on était dans le rapport à l'angoisse dans un premier temps et de ce qu'il en est de l'évolution de ce rapport à l'angoisse dès lors que la reconnaissance du fantasme inconscient s'est faite. Lacan parle de « traversée du fantasme », mais on dira qu'un des principaux buts de la cure analytique c'est la reconnaissance ou tout au moins un repérage minimum du fantasme inconscient. Et comme la question du rapport à l'angoisse se situe du même tonneau que le rapport au fantasme, c'est sûr que qui dit proximité du fantasme inconscient dit angoisse...

...

...C'est-à-dire que plus l'analysant va se rapprocher des répétitions qui gisent à l'intérieur de la structure du fantasme plus dans un premier temps plus les choses ont à être négociées en termes transférentiels de manière extrêmement précise. C'est l'endroit où la question de la fonction de l'analyste se pose. Donc ce n'est pas une partie de plaisir que de se rapprocher de ce scénario inconscient, ce scénario inconscient dont on ne saisit d'ailleurs que des morceaux, et où structurellement va se perdre de la jouissance.

En termes freudiens, on retrouve déjà cette affaire dans un texte extraordinaire sur le plan des mécanismes, le texte sur la Ichspaltung[7]. C'est le dernier texte de Freud où « la plume lui est tombée des doigts ». C'est quelque chose d'extraordinaire d'avoir repéré que le sujet (même si c'est anachronique) est pris dans un double mouvement, mouvement qui écrabouille spontanément, qui tend à cliver le moi de manière toute clinique. Je cite :

« il m'est enfin apparu que le moi juvénile de la personne que l'on apprend à connaître des dizaines d'années plus tard comme patient analytique s'est comporté d'une façon bien curieuse dans des situations déterminées d'instante pression,... »

Je voudrais soutenir, pas aujourd'hui, que ce que Freud met en place concernant soi-disant l'enfant ou l'infans ou l'infantile, c'est ce qui va se dérouler dans une cure même. Ce n'est pas une archéologie ancienne. C'est une logique. C'est la logique même du rapport à l'inconscient.

« La condition d'un tel comportement peut s'indiquer d'une manière générale et plutôt indéterminée en disant qu'il se produit sous l'influence d'un traumatisme psychique. [1/4] Supposons donc que le moi de l'enfant se trouve au service d'une puissante revendication pulsionnelle qu'il est accoutumé à satisfaire »

Vous vous rappelez que la question de la perception freudienne, au sens de la perception, il y a deux perceptions qui ne sont pas les mêmes et qui nécessitent d'ailleurs une topologie. Il y a une perception externe qui est d'ailleurs complètement transformée par la phantasie, par le fantasme au sens freudien, et la perception, si je puis dire, essentielle, c'est la perception des revendications pulsionnelles qui fonctionnent. Donc on est déjà clivé au niveau du schéma de la perception. Dans « l'œil freudien »[8], on ne sait déjà pas ce qui est devant derrière, dedans ou dehors puisque cette perception touche aussi bien la question de l'intériorité que de l'extériorité. Donc on est déjà d'emblée clivé au niveau de la perception, sans compter avec le fait que, quand vous percevez quelque chose d'extérieur, avez-vous quelque chance de percevoir la question du réel ? C'est tout de même la question que Lacan va reprendre tout à fait différemment.

« Supposons donc que le moi de l'enfant se trouve au service d'une puissante revendication pulsionnelle qu'il est accoutumé à satisfaire,... »

Vous voyez donc aussi la force de la répétition et de son automatisme. C'est-à-dire que notre structure de base n'est pas seulement du côté du principe de plaisir[9], c'est ça qui est important, on n'est pas seulement à réduire les tensions à zéro, mais c'est aussi tout le temps de tenter de satisfaire la question des élans pulsionnels. C'est quelque chose qui en tant que tel provoque une insatisfaction de base et c'est cette insatisfaction de base qui montre bien que l'hystérie où l'hystérique à cet endroit est un modèle concernant cette quête de satisfaction pulsionnelle qui jamais n'est satisfaite, où la question de l'objet se retrouve toujours décentrée.

« ... et que soudainement il est effrayé par une expérience qui lui enseigne que la continuation de cette satisfaction aurait pour conséquence un danger réel difficilement supportable. Il doit maintenant se décider : ou bien reconnaître le danger réel, s'y plier et renoncer à la satisfaction pulsionnelle, ou bien dénier la réalité, se faire croire qu'il n'y a pas motif de craindre, ceci afin de pouvoir maintenir la satisfaction. [1/4] L'enfant cependant ne fait ni l'un ni l'autre, ou plutôt il fait simultanément l'un et l'autre, ce qui revient au même. »

On ne peut pas pour autant traduire le clivage du moi par le clivage du sujet, mais on voit en quoi Lacan s'est enfoncé dans la refente. C'est cet endroit qu'il va chercher à essayer de définir qui est tout de même la question du sujet par rapport à la question du moi. Freud va jusqu'au point qui est le point de dislocation, de scission du moi. Le moi en prend un coup. J'en profite pour vous dire qu'il y a tout de même un point qu'on oublie très souvent quand on parle des conceptions de Freud concernant les fins d'analyse ou l'analyse interminable. C'est un point qui fait partie de deux points cruciaux. Tout d'abord qu'on attend de la psychanalyse une modification du moi. Il y a des transformations du Moi. Ces transformations du moi sont éclairées par ce dernier texte. Ce n'est pas n'importe quelle transformation, c'est véritablement quelque chose de la Ichspaltung, donc c'est quelque chose d'une inscription d'une coupure qui s'opère au niveau du Moi et qui n'a rien à voir avec la question de l'angoisse.

Le deuxième point qu'on oublie aussi c'est la levée de l'amnésie infantile. C'est un point où, au niveau pulsionnel, il faudra voir ce que ça veut dire. Il n'y a eu analyse que si, bien sûr pour une part, il y a eu levée de l'amnésie infantile c'est-à-dire quelque chose d'une authentique levée du refoulement qui toucherait là non pas le refoulement secondaire mais qui touche à la question du refoulement primaire. Ce qui fait, c'est là où Freud est lacanien, qu'il attend qu'il y ait une modification de la forme même du refoulement primaire. Le refoulement primaire ce n'est pas une sorte de Dasein, un ancrage, comme une ancre qui ne bouge plus. Il y a un remaniement structural qui doit faire que le rapport même à l'inscription symbolique, à l'ancrage, aux affaires du Nom du Père, nécessite à être repensé autrement. La difficulté c'est que Freud parle beaucoup de la sublimation, dont on n'a pas encore parlé. Ça mérite toute une étude à soi tout seul. Mais il ne faudrait pas oublier ces points qui sont beaucoup plus cruciaux que de savoir comment vous allez sublimer les choses.

Pour lancer encore les choses je voudrais dire qu'il y a tout de même un point pour Freud et pour Lacan qui nous sépare complètement de la position médicale et de la question de la maladie, qui est un point qui est presque une maxime, ce dont on a peur finalement, ce qui angoisse, c'est sa propre libido. C'est exactement ce qu'on a dit d'une autre manière, d'une manière plus métapsychologique : on a à se débrouiller avec une quantité d'énergie pulsionnelle (vous vous rappelez l'histoire de Q, $Q _n$) qui nous traverse, qui est une constante où par moments

naturellement cela prend une allure de rythmicité. Cette allure de rythmicité, je vous rappelle qu'on a déjà une première image pour s'en sortir parce que pour concevoir une pression constante, imaginativement on a un peu du mal par rapport aux idées de pulsion. À côté de la constance énergétique fonctionne une question de rythmicité mais cette rythmicité pulsionnelle, et cela Lacan y insiste, ce côté où on a envie de penser un phénomène de décharge, de pression aboutie, image très animale de la question, est une vision biologique qui ne dit rien d'une conception spécifique concernant les pulsions freudiennes. Ce sont les mécanismes du corps, la manière dont le corps va fonctionner. Il y a là un point persécutif, c'est-à-dire que le parlêtre est persécuté par cet édifice, cette pression pulsionnelle par rapport à quoi il va avoir à se positionner et à partir de quoi il va décliner un certain nombre de structures psychiques qu'il va mettre en place d'une certaine manière et de manière singulière. Mais il y a un primat énergétique de cette histoire pulsionnelle c'est-à-dire que c'est quelque chose où on ne sait pas se positionner. Comment s'en sortir ? Et ce d'autant plus que c'est bien beau de dire que la pulsion ne prend pas un objet entre ses tenailles, n'étreint pas l'objet, fait le tour de l'objet, ça n'arrange pas notre problème parce qu'il n'y aurait donc que le pervers qui trouverait un moyen de se tenir à un objet. Comment supporte-t-on la pulsion puisqu'elle fait le tour de l'objet ?

Il y a deux destins des motions pulsionnelles que Freud reprend dans les « Nouvelles conférences [10] » qui sont extraordinaires où le complexe d'Œdipe apparaît simplement comme un exemple du destin pulsionnel. À propos de la théorie des pulsions c'est cette idée que le complexe d'Œdipe lui-même ce n'est finalement qu'un exemple de devenir des pulsions. Donc il y a deux sortes de destinées. Le premier mode : les motions pulsionnelles refoulées maintiennent leur investissement libidinal et elles vont persister inaltérées dans le Ça. Cela fonctionne malgré la pression du Moi donc malgré la conflictualité entre le Ça et le Moi - c'est donc Freud qui parle - et ceci va permettre un certain nombre de destins pulsionnels classiques. C'est-à-dire que face à ces motions pulsionnelles refoulées et non refoulées - puisque c'est le problème de la sublimation par exemple où il n'y a pas besoin de refoulement en tant que tel - le premier destin des pulsions a à voir avec quelque chose qui est cette constante dont nous parlons. Quelle est cette voie qu'on va pouvoir utiliser pour faire quelque chose de ces motions pulsionnelles ? C'est donc là où on retrouve la question du retournement dans le contraire, le retournement sur la personne propre, extrêmement énigmatique aussi nous faudra-t-il y revenir, le refoulement et la sublimation.

C'est à cet endroit que Freud dit que là, le Moi, il va en prendre un coup. Le moi ne constitue pas une barrière infranchissable. Le Moi subit lui-même les assauts du Ça et la manière dont, par la psychanalyse, vont être négociées ces motions du Ça, va faire que les autres instances c'est-à-dire le Moi lui-même et bien sûr aussi le surmoi vont se modifier. L'équilibre conflictuel va se modifier dans le rapport au devenir de la cure. Dans tout le séminaire de Lacan « L'éthique de la psychanalyse » [11] vous trouvez cette opposition entre une approche qui serait le devenir surmoïque, toutes les affaires qui tournent autour de l'éthique du bien et l'éthique cde la psychanalyse où se pose la question du rapport au réel, où il y a quelque chose qui est très freudien qui consiste à penser que, dans la dynamique, les instances nécessaires qui sont au fond les instances défensives vont se modifier dans la cure elle-même et c'est le critère même du devenir analyste.

Le deuxième mécanisme, c'est « D'autre fois la motion pulsionnelle subit une destruction complète au cours de laquelle sa libido est dérivée définitivement vers d'autres voies. Et c'est le cas du devenir pulsionnel du complexe d'Œdipe qui n'est pas seulement un refoulement mais qui est véritablement une destruction dans le ça. » C'est un point qui est vraiment intéressant. C'est là où il y a le mécanisme qui se met en route, c'est une sorte d'atténuation de la question libidinale, rabaissement dit-il, et d'autre part la question de la « régressions » de l'organisation libidinale à un stade antérieur. L'effet sur la libido - si on pense que la structuration de l'individu se fait par des couches qu'il n'oubliera jamais - sur le plan signifiant et sur le plan de l'objet, la solution pour s'en sortir, pour se structurer d'une certaine manière, sera de retourner vers un « stade » pulsionnel antérieur - stade entre guillemets puisque ce ne sont pas des stades chronologiques. L'hystérie va faire un retour fracassant du côté de l'oralité et, la névrose obsessionnelle, du côté anal. Mais l'exemple qui plait beaucoup à Freud c'est tout de même la question obsessionnelle.

L'exemple typique de quelque chose de cette destruction dans le ça qui va donner un certain nombre de retours à une structuration antérieure, c'est la névrose obsessionnelle où il y a deux choses qu'on peut voir dans la clinique obsessionnelle où, dit Freud, tous les hommes pourront se retrouver - heureusement qu'on est bisexuel - c'est d'une part la question de la régression libidinale au stade anal - ordre entêtement, parcimonie, Toc compulsions, obsessions etc. - et surtout le refoulement de quelque chose qui est tout de même un trait de génie freudien, c'est l'histoire du refoulement du traumatisme sexuel précoce. C'est-à-dire que la question obsessionnelle est une question d'une érotisation - c'est là où on est en pleine affaire pulsionnelle - qui a eu lieu d'une manière extrêmement précoce. Ce n'est pas la dynamique pulsionnelle de l'hystérie. La dynamique pulsionnelle de l'hystérie est une dynamique de la puberté. C'est une affaire qui rejoue une affaire pubertaire. La question obsessionnelle est très intéressante pour Freud parce qu'elle renvoie à une théorie de la libido extrêmement précoce c'est-à-dire quelque chose où il y aurait eu une sorte de prise dans le désir et la jouissance de l'autre qui serait là d'emblée. Toute la démarche obsessionnelle va être de se défendre, confère l'homme aux rats [12], de ce rapport à la jouissance de l'autre qui au fond va être une obsession terrible.

Qu'est-ce que c'est qu'une sexualité très précoce ? C'est comme dans les abus sexuels. On parle de sexualité. Mais là aussi il faut définir les mots. Ce n'est pas une question génitale en tant que telle, ce n'est pas vécu comme tel. C'est vécu véritablement comme un fracas libidinal, comme un Drang, une poussée de quelque chose qui ne peut pas être apparenté à une sexualité de l'adulte qui est pensée.

PJ : On peut très bien imaginer, c'est vrai, qu'au stade très précoce un enfant n'a pas conscience de la différence sexuelle. Donc ce qui est sexualisé c'est le plaisir en tant que tel, c'est quelque chose d'érotique. C'est tout de suite tout de même pris dans la relation à l'Autre. Je crois que le passage de la pulsion orale à la pulsion anale ne peut se faire qu'à travers l'Autre. Là il y a déjà un lien qui s'est institué que Freud appelle effectivement libido, lien sexuel mais qui pour l'enfant évidemment ne représente pas ce que nous pouvons appeler sexualité par ailleurs. C'est pour cela aussi que cette histoire de sexualité infantile a fait tellement scandale parce que les adultes projetaient un peu la sexualité, considéraient la différence des sexes, sur l'enfant alors que finalement Freud parlait d'autre chose. La libido, ce n'est pas quelque chose qui a conscience de la différence des sexes puisqu'elle sert aussi à l'autoérotisme. Et c'est que la sexualité adulte est une transposition de cette libido d'une sexualité autoérotique puisque, après, si Lacan dit « qu'il n'y a pas de rapport sexuel » [13] cela veut dire que finalement on n'arrive jamais à transférer cette libido dans un système logique qui permet de rendre compte de l'autre sexe. C'est pour cela que pour Freud aussi il n'y avait

qu'une libido qui était masculine et qui comptait aussi pour la femme. C'est l'histoire du phallus qui est la référence à la différence des sexes. On rejoint là cette question de ce que peut représenter le sexuel .

Joël Fritschy[2] : J'ai un peu élucubrè quelque chose dans mon coin qui fera peut-être un peu résonance avec ce que tu as dit si ce n'est que je n'ai pas pris les choses par le biais de la question de l'angoisse mais plutôt par le biais du symptôme. J'ai essayé tout de même un petit peu de réfléchir à cette question qui est très corsée : « Les effets de la cure analytique sur le destin pulsionnel d'un sujet ». C'est une question très vaste ne serait-ce que si on l'envisage sous l'angle des structures névrose, psychose et perversion.

...

... Alors les effets de la cure analytique sur le destin pulsionnel d'un sujet, j'ai repris les choses au point où Pierre Jamet les avait amenées la dernière fois lorsqu'il rappelait que les pulsions orales, anales, uréthro-génitales étaient liées au corps et qu'elles entraînent dans le cadre des pulsions d'autoconservation. Les pulsions n'ont pas toutes la même relation à la constitution du corps, voire elles se situent dans un rapport différent à la question de l'objet, de la demande et du désir. Alors justement les effets de la cure analytique, je crois qu'on peut prendre les choses au niveau le plus concret, le dispositif de la cure elle-même, du divan et du fauteuil, de l'analysant et de l'analyste, cette béance de ce qui se passe entre les deux, de cet entre-deux, de cet entre eux deux. On peut concevoir comment le modèle de la situation analytique favorise au maximum, par la position étendue, le relâchement du contrôle associatif et d'une certaine manière d'une mise hors de portée immédiate de la question de l'objet. Il favorise donc l'émergence de l'activité pulsionnelle où le rapport à la parole peut être conçu comme un effet de l'activité des pulsions, comme si la parole s'identifiait, là je cite Freud « avec le représentant psychique des excitations issues de l'intérieur du corps » voire il est question de prendre la mesure d'un travail de l'appareil psychique du fait de sa liaison au corps, de sa dépendance au corps ou d'une prise en charge de l'organisme même par le sujet parlant. Ce qui est en cause c'est la résonance comme telle c'est-à-dire l'effet de la parole sur le corps et l'incidence de ce corps sur la parole.

Lacan dans le séminaire « Le sinthome »[14] dit que « Les pulsions c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire », mais pour que « ce dire résonne, pour qu'il consono, [...] il faut que le corps y soit sensible ». Cette sensibilité quelle est-elle ? Elle dépend des orifices du corps c'est-à-dire des orifices qui cristallisent notre jouissance. Les pulsions qui constituent le sujet ou qui sont plus spécifiquement en rapport avec la question du désir, il y en a deux qui n'ont pas été évoquées la dernière fois, Pierre Jamet les a glissées là, il y en a deux bien sûr qui méritent d'être questionnés à savoir le regard et la voix. Si les autres pulsions, orales, anales, se situent dans leur lien au besoin et à la demande, la pulsion scopique et la pulsion invoquante sont quant à elles directement liées à la question de l'espace et au désir de l'Autre et au désir à l'Autre. Désir à l'Autre Lacan le met en relation avec le regard et le désir de l'Autre avec la voix. La question tourne autour de la fonction de ces pulsions dans la dynamique de la cure en tant qu'elle intéresse une fonction possible de la place du sujet dans le circuit pulsionnel.

Qu'est-ce qui fait que le sujet qui jusque-là s'est vécu comme soumis à l'appel inconditionnel de l'Autre se découvre comme appelant, comme désirant où dès lors la dimension symbolique du transfert prend le pas sur tous les agir et passage à l'acte où le dispositif analytique va fonctionner, puisque telle est sa fonction, comme trou, comme espace troué, comme lieu de trouage de la parole d'un montage démontage des pulsions ? Ce montage et démontage passe par différents temps phases de la cure, voire nécessite plusieurs boucles de l'analyse. Il n'est pas sans questionner quelque chose qui est le départ de la psychanalyse historiquement parlant, du côté de l'invention, même de l'invention de la psychanalyse par Freud, mais aussi au départ de ce qui motive une analyse à savoir la question du symptôme.

Qu'est-ce qui pousse quelqu'un à entreprendre une analyse voire même sur le versant du devenir analyste ? C'est la question du symptôme. À partir d'une forme d'irruption du réel, le symptôme, non pas au sens médical mais au sens qu'il définit une modalité de notre inscription dans le monde. Ou encore le symptôme en tant qu'il est la façon particulière dont chacun jouit de son inconscient. Quels liens y a-t-il entre le symptôme et la pulsion ? Dans une des étymologies, pulsion dérive du latin pulso qui désigne l'action de pousser mais aussi de repousser. En quoi, comment le symptôme et la pulsion et donc le corps sont appareillés ? Et en quoi le symptôme est-il appareillé sur la dimension pulsionnelle de notre existence ? Qu'en est-il du symptôme en fin de cure dans ce qui apparaît non pas sur le versant de sa suppression mais de sa réduction voire de sa modification au sens de l'usage que nous en faisons ? C'est peut-être à cet endroit de ce qui reste du symptôme comme sa part irréductible que se pose plus sérieusement alors cette question de la sublimation, question qui est à interroger au regard de sa spécificité notamment quant à ce qui s'élabore du devenir analyste.

Sur la question de la sublimation et notamment au regard de la question de la fin de cure, les choses ne sont pas visiblement aussi nettes pour Freud, au moins sur ce qu'il a pu dire de cette sublimation en rapport avec la fin de cure parce que selon Laplanche et Pontalis[15], ils laissent entendre que Freud aurait tenu pour essentiel la capacité de sublimer à l'issue du traitement, là je cite, « mais il ne l'aurait pas montré complètement à l'œuvre ». Ils rajoutent « L'absence d'une théorie cohérente de la sublimation reste une des lacunes de la pensée psychanalytique ». Sophie de Mijolla de son côté note que « Freud s'est opposé à faire de la sublimation une issue privilégiée à la cure et plus encore recommandable par l'analyste lui-même »[16].

Voilà, je crois qu'il va falloir chercher dans les textes et effectivement travailler cette question. Là j'ai essayé de la poser je dirais d'une manière plus aigüe. Tout au moins c'est ce qui m'intéresse par rapport au devenir analyste.

JRF : Je crois que c'est important que tu amènes les choses du côté du symptôme et je crois que cela s'articule peut-être de manière un peu précise si on fait passer les choses du côté de l'angoisse. C'est-à-dire que la question du rapport à la constitution du symptôme passe par la question du rapport à l'angoisse chez Freud et chez Lacan qui justement ont des positions qui sont des positions de lecture de cette angoisse différentes.

PJ : Est-ce que l'angoisse n'est pas un symptôme ?

Dans la mesure où Lacan avait en lien le symptôme et le réel et l'angoisse et le réel. C'est-à-dire le symptôme est un réel qui fait partie de la structure. Alors dans quelle mesure on peut, même Freud, quand vous lisez Freud à cette phrase quand il parlait de l'interprétation « Lösung ist Auflösung » - "solution est dissolution" ou "résoudre est dissoudre" - c'est-à-dire qu'on arrive à dissoudre le symptôme en l'expliquant ou du moins en faisant le recoupement. Mais après il devient beaucoup plus modeste. Il parle aussi de cette notion « Savoir faire avec son symptôme », de s'arranger avec son symptôme. Freud aussi a cette idée qu'une analyse sert finalement à s'arranger avec son symptôme d'une certaine manière pour se rendre la vie plus facile.

JRF : Parce que justement il y a quelque chose qui apparaît très nettement dans le séminaire sur l'angoisse[17] qui est important. Le trajet de Freud part de la question de la névrose d'angoisse qui est quelque chose à reprendre. Il y avait une remarque juste de F. Scherrer dans ce sens pour dire que Freud envisageait tout à la fin de son périple de reprendre la question de la névrose d'angoisse

...

Cathie Neunreuther : Va poser la question suivante : Qu'est-ce que l'angoisse après une analyse ?

JRF : En tout cas la question de l'angoisse chez Freud mène à la question du moi comme signal, il y a tout un périple freudien sur les théories sur l'angoisse mais ce qui est surtout intéressant c'est la manière dont Lacan dans le séminaire sur l'angoisse va poser une question du manque : c'est à l'envers. On pourrait dire que l'angoisse survient à l'endroit où le manque, manque. Cela veut dire qu'on est carrément de l'autre côté de la question de la Hilflosigkeit du sans recours freudien qui est l'endroit où il n'y aurait plus d'Autre, où l'Autre est halluciné comme étant non-là.

PJ : Face au manque de l'Autre. Ce qui évite l'angoisse c'est justement l'interposition du fantasme. C'est-à-dire qu'on peut toujours mettre un objet, le sujet lié à son objet face au manque de l'Autre, là où on se pose la question de ce qu'on représente pour lui. C'est pour ça que c'est vrai que les destins des pulsions dans la cure, je crois qu'il faut aussi le reprendre par un biais lacanien qui à mon avis est assez commode et qui est la demande. ; la demande qui est automatiquement prise dans le défilé des signifiants et les signifiants sont inscrits dans le corps à travers la pulsion. La pulsion est au-delà du besoin, mais elle est en deçà de la demande, c'est-à-dire elle est toujours impliquée ou inscrite dans la demande et la demande c'est demander le désir de l'autre. ...

...

... Et donc cette demande est une demande d'amour et c'est celle-là qui est répétée en analyse, qui est répétée dans le transfert. C'est aussi à travers cette demande d'amour que les pulsions sont mobilisées dans la cure analytique.

JRF : On va reprendre un peu les choses au niveau de Lacan par rapport à sa lecture de la théorie freudienne de la question des pulsions par rapport à la cure. Je crois qu'il y a quelque chose à reprendre parce que en étant extrêmement textuel, en revenant aux textes concernant les pulsions, Lacan va faire un certain nombre de trouvailles et en particulier cette formule qui reste très énigmatique lorsqu'il dit que le lieu de la pulsion, la dynamique de la pulsion c'est quand le sujet s'évanouit dans la demande, ce qu'il va mettre sur le graphe.

C'est quelque chose qui est parlant et en même temps nécessite tout un déroulement

PJ : Par la formule, on dit que le névrosé confond l'objet de la demande et l'objet du désir. S'il demande à être nourri, il demande à être aimé. C'est un petit peu cela. C'est ce qui se voit dans l'anorexie mentale, puisqu'on parlait de pulsions. L'objet oral dans l'anorexie mentale, quand Lacan parle de manger le « rien », là on voit vraiment comment ça conduit aux objets et que la demande est adressée au-delà du fait physiquement d'être nourri. Aussi pourquoi veux-tu toi me nourrir ? Pourquoi je refuse d'être nourri ? C'est peut-être justement pour être désirant, presque délirant.

JRF : C'est-à-dire qu'il y a quelque chose qui est posé par le biais de la question du rapport « angoisse, symptôme, demande », cela élargit la question

PJ : On peut aussi dire que le symptôme, c'est ce qui suscite la demande et aussi la demande d'analyse.

JF : Historiquement c'est cela. Freud tombe sur la question des pulsions à partir du symptôme. C'est tout de même à partir de là que le discours analytique, la psychanalyse s'invente.

JRF : À ce propos est-ce que vous vous rappelez la manière dont Freud va introduire la question du symptôme en particulier chez Dora ? C'est quelque chose qui mérite d'être rappelé puisque tu as lancé les choses du côté du symptôme et qui nous permet un peu de saisir ce que la cure de Dora a permis de relâcher un peu et ce en quoi cette cure serait passée à côté d'une part essentielle concernant en particulier la question de l'homosexualité de Dora.

Je dis vite les choses, mais c'est important car c'est l'endroit où Freud définit ce que c'est que l'hystérie pour lui ; parce que l'hystérie a une tradition très ancienne confère Hippocrate, les positions de Charcot etc.. C'est là qu'on trouve cette phrase qui est un classique, mais qui n'est tout

de même pas rien sur le plan pulsionnel et symptomatique:

« Je tiens sans hésiter pour hystérique toute personne chez laquelle une occasion d'excitation sexuelle provoque surtout ou exclusivement du dégoût, que cette personne présente ou non des symptômes somatiques »[18]

C'est une définition très intéressante parce qu'elle tourne autour de quelque chose qui marque la question du symptôme en général qui est une assise tout comme il y a la question du doute dans le monde anal, c'est la question du dégoût. Et cette question nous montre, et cela Freud le fait d'une manière extraordinaire, là où il y a le clivage, là où il y a quelque chose chez l'hystérique qui est infranchissable.

Tout d'abord au niveau des symptômes il y a quelque chose de l'ordre d'une interversion de l'affect. L'interversion de l'affect - l'affect dont on n'a pas encore parlé - c'est-à-dire qu'au lieu d'éprouver un plaisir inouï à rencontrer Monsieur K, il se passe des choses qui sont loin d'être du côté du plaisir ou de la jouissance, qui ont à voir avec quelque chose de l'ordre du déplaisir, du dégoût, etc. ce qui va donner chez ladite Dora quelque chose avant tout de cette résultante qui constitue le dégoût. Le dégoût est quelque chose d'assez précis : « C'est une sensation de déplaisir liée à la partie des muqueuses supérieures du canal digestif » C'est assez drôle cette définition quasiment médicale du dégoût.

Cela donne un double mouvement :

- Premier mouvement, une aversion légère pour les aliments. Freud insistait sur le fait qu'il ne s'agit pas vraiment d'une anorexie

- Et deuxièmement quelque chose de l'ordre d'une hallucination sensorielle qui réapparaissait à la partie supérieure du corps. C'est-à-dire quelque chose qui était déplacée du côté de l'étreinte qui, pense Freud, avait eu lieu comme scène traumatique.

Là on voit tout de même le courage de Freud qui pour arriver à définir la question du symptôme où cette hallucination sensorielle donc quelque chose qui marque un déplacement, une *Verschiebung* concernant les zones corporelles et un retournement quant aux affects concernés. Cela nécessite déjà tout un travail de transformation qui renvoie à ce qu'on disait au départ de la question d'un traumatisme psychique, ce traumatisme psychique étant l'effet du baiser sur les lèvres et d'autre part la pression du membre érigé contre son corps. Là où le refoulement va fonctionner à maxima c'est sur cette scène qui conjugue la question du baiser et d'autre part la sensation, soi-disant ressentie, du membre érigé. Ce soi-disant ressenti est intéressant. C'est d'ailleurs la question que Freud va poser à Dora car dit-il l'hypothèse c'est qu'elle a senti le sexe mâle au moment de cette étreinte, chose qui était insupportable. Aussi se retourne-t-il vers Dora et lui demande « Est-ce que, à l'époque, vous saviez comment ça fonctionnait ? » appel à un savoir avant coup sur l'histoire. C'est-à-dire est-ce quelque chose de reconstitué par après ou est-ce que vous saviez déjà comment ça fonctionne. Face à cela il y a une non-réponse de Dora. La réponse de Dora est de dire « À ce moment-là je le savais, mais avant, dans ma vie infantile, je ne le savais pas »

Du coup il y a trois symptômes qui apparaissent

1_ L'horreur des hommes. Une sorte de dégoût concernant l'homme en général

2_ D'autre part la question des modifications au niveau de sa propre genitalité du fait de ce contact même halluciné

3_ Et enfin la question du dégoût qui renvoie pleinement à la question du refoulement de la zone érogène labiale.

Si je fais allusion à ça c'est par rapport à une affaire qui a beaucoup intéressé Freud. C'est une question très difficile qui a à voir avec la question de la conversion que Lucien Israël a lui aussi travaillée sous le biais de la question de la *Verpönung*[19] . C'est-à-dire que le problème du clivage hystérique qui est une forme très particulière par rapport aux pulsions c'est que d'un côté l'hystérique est prise dans cette idéalisation de la demande d'amour - on pourrait aussi dire la demande du prince charmant et de tout ce qui met de l'éros du côté de la demande d'amour, de la reconnaissance de l'amour, un appel de ce côté-là où va fonctionner la question de l'érotisation - et de l'autre côté c'est le dégoût comme expression de « *inter urinas et faeces* »[20].

C'est-à-dire qu'à l'endroit même de l'érection masculine c'est le même endroit qui sert à uriner. Ce qui renvoie à tout un schéma du rapport au réel, là où la pulsion renvoie indirectement à la question du besoin et à la question de l'anatomie. Donc on observe là quelque chose qui est de l'ordre de ce rapport à la fois de l'érotisation - qui conduit à la demande d'amour - et du dégoût qui renvoie à quelque chose de l'ordre de la pulsion mais sous son volet du corps réel. On n'est plus seulement du côté d'un clivage du moi. C'est intéressant parce que Lucien Israël retourne les choses, il les travaille en érotisant, et il dit que quand on aime, le signe de l'amour c'est qu'on va lever la question du dégoût. Les rapports amoureux sont justement une manière d'être une sorte d'érotisation globale qui va faire oublier le réel du corps. ...

...

Michel Patris : Pour rebondir sur ce que tu dis, tu peux fonctionner tout à fait dans l'autre sens c'est-à-dire de démasquer l'autre en train de se soulager. « Tu m'as fait croire que c'était de l'amour, j'ai bien voulu croire que c'était de l'amour mais ce n'était qu'une affaire uro-génitale ». Ce n'est tout de même pas gagné. L. Israël l'a bien souligné. Ce qu'on entend aussi souvent, c'est ce qui se passe en sens inverse. Non pas simplement le clivage de l'objet dans sa face idéalisée, dans sa face sordide, comme dit M. Safouan, « finalement je savais que ce n'était qu'une merde, je le savais dès le départ ». Ce n'est pas simplement le clivage, mais c'est de démasquer cette dimension fétichiste du tout sexuel.

JRF : Absolument et du coup on retombe sur ces deux volets de la *Ichspaltung*. Tu parles du volet fétiche et le voilà. D'un côté on fonctionne du

côté du déni et de l'autre du côté du refoulement. ...

...

...Cathie Neunreuther

... Est-ce que la régression orale de la part féminine, du côté féminin modèle hystérie, n'est pas une reconstruction post-œdipienne de l'oralité qui n'est peut-être pas entièrement d'emblée du côté de la libido ? Autrement dit est-ce que du côté de l'oralité, on peut vraiment parler uniquement de libido ? Le dégoût, la pudeur est-ce que cela ne renvoie pas beaucoup plus à cette histoire d'ancrage primaire ?

PJ : Ce que disait Michel c'est vrai, c'est le désir de l'autre. Le désir a toujours deux versants, le versant désir et le versant dégoût. C'est-à-dire que désirer, ne pas vouloir désirer, c'est un peu la même chose, c'est un déplacement simplement ou une inversion. ...

...

JRF : C'est là où il y a une lecture de Lacan qui est assez précise sur cette histoire. Je vous conseille de vous reporter au texte « Intervention sur le transfert » [21] que vous trouvez dans les « Ecrits ». Lacan reprend les différents temps de la cure de Dora pour montrer que c'est toute une série de retournements dialectiques qui fonctionne. Et, là il parle de la fonction des entretiens préliminaires. Il pointe à partir de la question de Dora le retournement qu'opère Freud avec cette formule bien connue « Tu dis que les autres sont les méchants mais quelle est ta part dans le désordre dont tu te plains ? » Il souligne là que la psychanalyse est une opération dialectique.

Si vous laissez au départ quelqu'un partir sous le volet de son fantasme figé à un type d'objet et, si je puis dire, à un certain type de position, si vous allez uniquement dans ce sens-là, vous lui donnez peu de chance de pouvoir jouer de la dialectique entre le sujet et l'objet où il pose quelque chose qui est présent dans le cas Dora quand Freud questionne, c'est-à-dire d'opérer un premier retournement dialectique dans le genre « Tu te plains de ce qu'il t'a fait mais toi, tu n'étais pas là ? Il était tout seul ? »

Le texte de Lacan est extraordinaire lorsqu'il dit que Freud a fait trois retournements dialectiques, mais qu'il y en a juste un qu'il n'a pas repéré c'est que toute cette affaire ne s'adressait pas à Monsieur K, mais à Madame K... ...

...

PJ : Oui mais c'était à travers le désir du père. Le désir de l'homme pour Dora, c'était en fait le désir du père d'où le dégoût que cela fait parce que c'était un désir incestueux pour elle. Parce que ce qu'elle avait senti c'est, qu'en fait, elle favorisait la relation de son père avec Madame K. Elle soutenait le désir du père qui est un désir incestueux pour elle et quoiqu'elle le sentait à travers un autre homme d'une manière aussi brutale, c'était un désir incestueux. Donc il pouvait provoquer du dégoût. C'est vrai que, d'après Lacan, Freud n'a pas vu la place que lui avait prise dans le transfert

...

... JRF : Il y a quelque chose qu'on reprendra à propos des apports propres de Lacan, c'est le point suivant : on dit que les pulsions, ça part d'une zone érogène alors vous vous représentez, oral = hystérie ensuite anal etc. or ce qu'il dit c'est qu'en investissant particulièrement une zone érogène c'est l'autre qui va parler. L'investissement, vous allez rester du côté de la satisfaction, vous allez glisser vers d'autres pulsions. Les pulsions ne sont pas seulement intriquées au sens Eros ou Thanatos, mais elles sont intriquées aux autres pulsions. Les refoulements, les mécanismes pulsionnels vont faire que quand vous investissez trop une certaine zone, votre psychisme tordu va se débrouiller suffisamment pour investir une autre zone. On ne peut pas simplement faire une zone d'équivalence, d'égalité.

PJ : Lacan a donné beaucoup d'importance aux sources pour différencier les pulsions partielles mais étant entendu que le passage, si on dit chronologique, cela se fait toujours à travers l'autre. Et à propos de la pulsion invoquante et du regard ce sont effectivement des pulsions où l'objet est d'emblée manquant d'une certaine manière. Et ce sont aussi ces deux pulsions qui sont d'emblée sujettes à la perversion. Vous voyez bien que Freud dès qu'il parle des pulsions, quand il veut parler de la pulsion scopique il sort tout de suite voyeurisme et exhibitionnisme. Il est d'emblée obligé d'aborder la Ververfung....

...

JRF : Là où Lacan fait faire un pas par rapport aux histoires des zones érogènes c'est en disant que la source des pulsions est du côté d'une structure de bord. Il joue sur la notion de bord qui est une affaire concernant la question des limites là où il y a le trou. C'est l'histoire de l'enclos des dents, de marge de l'anus. Quelque chose qui montre que l'ensemble de la pulsion, on pourrait faire quelque chose comme le Facteur Cheval. C'est tout un montage. ...

...

... Mais il y a chez Lacan une critique importante concernant l'affaire de la symétrie entre exhibitionnisme et voyeurisme et en particulier masochisme et sadisme en disant que ce sont des structures très différentes et que si Freud utilise ce parallèle c'est pour des raisons purement « grammaticales ». C'est une manière d'utiliser la question de la phrase, donc du fantasme qui doit être l'opposé.

PJ : Le sujet qui se met à la place de l'objet au niveau d'une identification mais l'objet étant en général objet manquant, on ne peut pas dire l'objet phallique, c'est-à-dire que le pervers s'identifie au phallus de la mère pour justement pouvoir s'y substituer. On est aussi dans le pulsionnel mais dans la pulsion phallique.

JRF : Avec cette question sous-jacente qu'on va avoir à traiter : est-ce que la question des pulsions dans la perversion sous-entend le même domaine de définitions que celui qu'on fait concernant la question de la névrose ?...

...

PJ : C'est ce que disait Michel, tout objet pulsionnel peut devenir un objet phallique. Chez le névrosé c'est le cas, mais tous les névrosés ne deviennent pas pervers, même si, comme disait Freud ils auraient envie de le devenir. N'est pas pervers qui veut. On peut dire ça comme pour la psychose. Il faut être spécialement mis à cette place de phallus, ce qui lui permet aussi de s'identifier aux autres objets pulsionnels, c'est-à-dire de se mettre en jeu au niveau du masochisme par exemple, de se faire mordre ou de se faire battre, ou au niveau anal, là vous pouvez imaginer tout le défilé des objets pulsionnels qui peuvent servir d'identification au pervers.

JRF : Oui parce qu'on voit l'importance de la question fétichiste. C'est un certain rapport à la question de l'objet qu'on retrouve tout à fait clairement chez le névrosé. Fétichisation, on en avait parlé l'année dernière[22], c'est la différence entre une fétichisation de l'objet et de l'autre côté ce que c'est que le fétichisme véritablement comme solution perverse à une certaine relation d'objet. Là il y a un point très important parce que le pervers quand il met en place un fétiche on pourrait penser en regard au fond du flot pulsionnel qu'il a trouvé tout de même une sacré solution qui est assez économique. Mais en même temps on voit que ça ne colle pas. Ça provoque tout de même un effet de clivage au moins au niveau du moi. Ça ne vient pas arrêter. Le pervers n'est pas sans refoulement...

...

JF : La guérison de la perversion encore une fois l'exhibitionnisme et le voyeurisme est-ce que c'est un symptôme ? Ou alors comment le questionner du point de vue du symptôme ? ...

...

JRF : Mais on a un problème grave c'est qu'il apparaît plutôt évident à la lecture que ce qui apparaissait comme une espèce de repère didactique que la satisfaction de la pulsion et la question de la jouissance, c'était au fond d'une très grande proximité, or si on regarde de près, c'est complètement à reprendre, ça ne va pas du tout. On ne peut pas considérer la satisfaction pulsionnelle comme une jouissance, en tout cas au sens où Lacan l'introduit.

PJ : Il n'y a que la jouissance qui puisse donner l'illusion de la satisfaction. C'est pour ça que le pervers en fait sa loi.

<br clear="all" />

<hr style="TEXT-ALIGN: left" width="33%" />

[1] Jean-Richard Freymann : JRF

[2] Joël Fritschy : JF

[3] Pierre Jamet : PJ

[4] Freud S., Trois essais sur la théorie sexuelle (1905), Paris, Gallimard (folio/essai), 1987

[5] Freymann J.-R., « Lacan utilisait-il la technique active de Ferenczi ? », Ferenczi après Lacan, Hermann, 2009.

[6] Lacan J., 1964, Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Seuil, 1973.

[7] Freud S., « Ichspaltung, le clivage du moi dans les processus de défense », Résultats idées, problèmes II, PUF, 1987.

[8] Freud S., 1932, Les nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse, Idées, nrf, 1971

[9] Freud S., « L'au-delà du principe de plaisir » (1920), Essais de psychanalyse, Petite Bibliothèque Payot, 1971 [9]

[10] Freud S., 1932., Les nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse, Gallimard poche, 1989

[11] Lacan J., L'éthique de la psychanalyse, séminaire 1959-1960, Seuil, 1986.

[12] Freud S., L'homme aux rats, journal d'une analyse, (notes prises par Freud), PUF, 1992

[13] Lacan J., 1973, Encore, Paris, Seuil, coll. « Le champ freudien », 1975.

- [14] Lacan J., 1975-1976, *Le sinthome*, Seuil, 2005, p. 17.
- [15] Laplanche J., Pontalis J.-B., *Vocabulaire de psychanalyse*, PUF, 2004.
- [16] De Mijolla A. « Sublimation », *Dictionnaire international de psychanalyse*, Hachette, 2005.
- [17] Lacan J., *L'angoisse*, 1962/1963, Seuil, 2004.
- [18] Freud S., « Le cas Dora », *Cinq psychanalyses*, PUF, 1^o éd. 1954.
- [19] Israël L., *Du désir à l'œil*, réimpression Arcanes Erès, avril 2003.
- [20] Saint Augustin, *Les confessions*, traduction Joseph Trabucco, Garnier Flammarion, 1964.
- [21] Lacan J., « Intervention sur le transfert » (1951), in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966
- [22] Honte, culpabilité, angoisse 2008, « Honte culpabilité angoisse et fétichisation », Jean-Richard Freymann, Hervé Gisie, 6.5.2008.